

LES TRAITEMENTS DE LA LÈPRE DANS LES MANUSCRITS MÉDICAUX DE LAON

Lors de l'enquête ouverte sur les lépreux et les maladreries du diocèse de Laon au Moyen-âge, il était tentant de rechercher si parmi les nombreux manuscrits médicaux de notre bibliothèque, il n'y serait pas question de cette terrible maladie, et si la lèpre était mentionnée, quels signes cliniques en étaient donnés et quels traitements y étaient prônés. Il fut facile de découvrir les nombreuses pages consacrées à la lèpre mais beaucoup plus délicat de les comprendre et traduire, car le latin employé dans ces textes était non la langue classique, mais bien un jargon médical dont la lecture était d'autant plus difficile qu'elle était encore aggravée par un emploi abusif des abréviations faites par les scribes chargés de la transcription du texte.

Trois manuscrits traitent de la lèpre, les 417, 418 et 424 de Laon, tous trois proviennent de la Bibliothèque du chapitre de la cathédrale Notre-Dame de Laon, et tous trois sont surchargés dans leurs marges de nombreuses notes et indications postérieures.

Le plus ancien est le 424, qui date du 9ème siècle, son écriture étudiée par le professeur BISCHOFF de Munich révèle qu'il fut copié par un scribe italien. Rien d'étonnant à la chose, nous savons en effet, grâce aux travaux de Monsieur COURCELLE, que c'est à partir du Vivarium, ce monastère en Calabre, où vivait au 6ème siècle Cassiodore, que se répandit au 8ème et 9ème siècles, dans le monde carolingien et en particulier à Aix, Cologne et Laon, des copies de manuscrits d'Alexandrie, reflétant la culture hellénistique et dont un certain nombre était des œuvres médicales.

Notre 424 doit se ranger parmi un de ceux-là. C'est un gros traité de 188 folios, divisé en deux parties. Dans la première, nous avons un traité des plantes médicinales rangées par ordre alphabétique et dont il nous manque d'ailleurs les premières pages, puisque notre livre débute au mot « ellebore », avec dans la marge le mot « lepra » - Ce traité serait d'Oribase, un médecin grec du IVe siècle qui aurait vécu à Chypre et à Constantinople, après un court exil en Gaule. A la suite du dictionnaire des plantes, se trouvent classées, par chapitre d'affinité, les maladies et leurs traitements, dont la lèpre.

Le manuscrit 418 est un imposant livre de médecine de 227 folios, écrit lui aussi en Italie, à la fin du 13ème siècle. C'est un ouvrage composite qui débute par un premier traité des simples, d'après, nous dit le titre, Dioscoride, Galien et autres médecins, traduit par Simon de Gènes, selon la traduction d'Abraham Jude de Tortone de l'arabe en latin. Ce premier traité est suivi d'un deuxième traité des simples de Plathaire, d'une pratique des maladies d'enfants, de la loi d'Hippocrate, d'un trésor des pauvres, d'un quid proquo (énumération de plantes pouvant être substituées à d'autres) de synonymes d'antidote du médecin Nicolay et enfin de la pratique du maître Roger de Barone, composé de la grande et petite Rogerina. Dans ce livre composite, nous trouvons la lèpre dans

les deux traités des simples, dans le trésor des pauvres et surtout dans la grande rogerina, cette œuvre très importante et très répandue de ce Roger de Barone, appelé parfois Roger de Parme et qui aurait été médecin à Montpellier et à Salerne, dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. Ce manuscrit 418 porte la signature à trois endroits de son possesseur, Maître Jean Racenus, chanoine de la cathédrale Notre-Dame de Laon et de Saint Jean du Bourg ; celui-ci a annoté de sa main divers passages du manuscrit, ce qui ne laisse aucun doute sur la profession de médecin de notre homme. Les marges du manuscrit portent d'ailleurs bien d'autres indications dues au moins à deux ou trois autres mains restées anonymes, mais dont l'une, dans une grosse écriture du XIV^e siècle s'intéresse tout particulièrement à la lèpre.

Le manuscrit 417, de format plus réduit (41 folios) de provenance également italienne, se compose d'un régime diététique de Constantin l'Africain, du traité des maladies des femmes de la célèbre femme médecin de Salerne, Trotula, et de l'anatomie de Galien. Ce manuscrit était à Laon, lui aussi, à la fin du 13^e siècle, puisque sur une de ses pages de garde, j'ai reconnu des prébendes octroyées à des chanoines de Laon, de nationalité italienne, parfaitement identifiables et vivant à Laon fin du 13^e siècle. Le régime diététique et le traité de Trotula renferment tous deux des prescriptions concernant les lépreux.

Enfin, signalons un petit incunable de 1490 provenant de Saint Martin de Laon, imprimé à Lyon chez Jacques MAILLET, portant le titre d'Arbolayre et contenant nous dit le colophon « les secrez des herbes et communes medicines corrigés selon plusieurs docteurs de médecine Mamomet selon Ysaac Rasis Plateaire et Constantin l'Africain ». Ce petit livre en français, orné de bois représentant les plantes m'a rendu un énorme service, puisqu'il m'a permis d'identifier celles mentionnées dans nos manuscrits, mais aussi de retrouver diverses recettes d'onguents et de potions données déjà dans ces manuscrits mais avec tant d'abréviations qu'elles en étaient pour moi incompréhensibles.

Si nos manuscrits donnent parfois des traitements pouvant convenir aux lépreux et aux gens atteints de scabies, maladie de la peau, je crois pourtant, malgré l'opinion courante, que nos ancêtres savaient très bien distinguer la lèpre des maladies de peau. Roger de Barone, en particulier, consacre plusieurs pages à une bonne description clinique de la lèpre.

« La lèpre, écrit-il, est une corruption par pustules du corps de l'homme et de ses membres, qui se transmet par les vases et les tonneaux dans les fontaines (1). Elle prend divers aspects, on la divisa en éléphantia, léonina, tyria et allopicia. Elle est très contagieuse, ne se cantonne pas à un seul homme et peut durer des années ».

L'éléphantia est une forme majeure et très virulente, la chair apparaît comme une chair de vieille chèvre ou de vieux bœuf, avec des boursoflures comme des lentilles. Le lépreux corrompt boisson et nourriture, ainsi que l'air qu'il respire, c'est pourquoi il contamine son conjoint, surtout par le coït, et l'enfant qui peut naître de lui est lépreux. Son haleine est forte, ses yeux sont ronds, ses narines se détruisent.

Les grains durs de la peau rendent la chair livide, ses gencives sont corrodées et sanguinolentes, il y a diminution de la sensibilité des muscles, décoloration et diminution des urines, le mal atteint les veines et les ramifications des nerfs et se fixe dans les pieds, les mains, et toutes les parties du corps.

Dans la leonina, les pieds et mains se fissurent et, de ces fissures s'écoule du prurit, la peau est rugueuse, la voix rauque, les yeux ronds, les gencives corrodées, le nez énorme, des pustules partout sur le ventre et le thorax.

Dans la tyria, la chair et la peau sont putréfiées, des veines s'écoule un sang putréfié, la peau est décolorée, les doigts des pieds et des mains tombent.

Enfin, l'allopicia se caractérise par la chute des poils, sourcils, barbe dans un visage tuméfié.

Avant d'aborder les soins et traitements donnés dans nos manuscrits, pour mieux les comprendre, il est nécessaire de dire en deux mots ce qu'est la lèpre et ses traitements à l'heure actuelle. Due à la promiscuité, l'absence d'hygiène, la misère, la malnutrition, la lèpre est une tuberculose de la peau ; le mycobactérium leprae découvert par Hansen, en 1874, est un très proche parent du mycobactérium tuberculosis. C'est une maladie contagieuse, transmissible par contact direct et quelquefois indirect. Due à une carence de vitamines F, M, P, TP, et B, elle se soigne avec des sulfones, l'huile de chaulmooga et des aliments riches en vitamines appelés biotine, et des huiles de poisson comme les huiles de flétan.

Or nos manuscrits vont nous donner empiriquement un certain nombre de traitements, qui ne contredisent nullement notre connaissance scientifique.

Dès le IXème siècle, la lèpre et l'éléphantia guérissent, écrit-on, lorsqu'on prend de la chair de serpent, dite anguille, découpée en morceaux avec de l'huile, du sel, de l'anet (plante odoriférante) du poireau et de l'eau cuits en bouillon plusieurs heures. Ce bouillon ajoute Roger, au 13ème siècle, peut être conservé dans un tonneau bien fermé avec du vin fort ; donné au malade, il purge son corps, dessèche sa peau et guérit l'éléphantia. On ajoute d'ailleurs que le serpent doit être pris dans la mer, car se nourrissant d'eau salée, sa chair est salée, elle est propre à évacuer les humeurs et dessèche la peau du lépreux (2).

On conseille aussi de faire un bouillon mis à cuire plusieurs heures, de têtes de sardines, d'oignons cuits et de vinaigre, cette boisson guérit l'éléphantia, les scabiès pernicieuses, l'allopicia et lèpre, les anthrax et pustules et autres tumeurs de la peau.

Ces deux traitements de bouillons de poissons gras étaient certainement bien proches des traitements modernes à l'huile de flétan.

Lorsque la peau se couvre de pustules et que la chair devient livide, le sang est plein d'humeur, la maladie n'atteint pas seulement la partie extérieure de la peau, mais la profondeur du corps, il faut laver, faire des onctions répétées soir et matin, avec des décoctions, des onguents, des cataplasmes.

En même temps, on prône une médecine par les plantes. On dessèche la peau avec l'ellébore noire et blanche dont la vertu réchauffante guérit les fistules tenaces, les scabiès et lèpres, grâce à ses tiges séchées et broyées, cuites dans l'oxymel, qui est un mélange de vinaigre et de miel.

On la dessèche aussi avec la chaux vive. L'Arbolayre nous donne la recette de sa préparation. Dans une poêle avec de l'eau, la chaux vive, on change neuf fois l'eau, après l'avoir chaque fois laissé reposer un quart d'heure, on y bat de l'huile d'olive, du fort vin, une tierce partie de poudre de serpenteaire, des deux ellébore, ce cataplasme tue le pourri des plaies.

- Les décoctions de lupin, racine de pourpier ou capprus, de lys, d'oignon, d'oxymel, selon Isaac, ôtent la pourriture.

- Les décoctions de thym et de fleurs de thym, de séné, de jus de bourrache, à prendre matin et soir sont bonnes contre les humeurs mélancoliques et engendrent du bon sang.

Si le manuscrit 418 du 13ème siècle, comme l'Arbolayre du 15ème siècle reprennent toutes les vieilles recettes du IXe siècle, il faut cependant noter que ce manuscrit ajoute des médications nouvelles.

Pour la tyria, il prône des scarifications avec des sangsues sur les jambes, ou avec des ventouses ; il fait également un onguent pour lépreux avec de l'huile d'olive noire fraîche (3) et de l'oignon, mais surtout il introduit partout dans la médication une plante nouvelle, la scabieuse. On baigne avec l'huile de scabieuse, on fait des cataplasmes et emplâtres avec la scabieuse, on fait du vin de scabieuse, on lave le visage matin et soir avec une lotion de scabieuse, feuille de saule, fleurs de bouillon blanc, la lapécie ou parelle et surtout la scabieuse, par exemple aussitôt la scarification, lotion de scabieuse.

La scabieuse est partout, indispensable et efficace, puisqu'on la cite à chaque ligne, mais encore dans une grosse écriture du 14ème, on en fait son éloge : « la scabieuse, le grand remède de la lèpre », et trois lignes plus bas, « la scabieuse, c'est le cataplasme de la lèpre ».

Quelle est la vertu de cette petite fleur bleutée de nos talus et de nos champs, je ne saurais vous le dire, je n'avais d'ailleurs jamais pensé en la cueillant en été pour faire un bouquet champêtre, qu'elle était la plante qui guérit la lèpre et les scabies et que son nom rappelle sa vertu guérissante. La scabiosa guérit les scabies. Lorsque j'ai fait cette découverte, j'ai tout de suite consulté l'Arbolayre, mais si la scabieuse apparaît dans le sommaire des plantes médicinales, commençant par la lettre « S », hélas la page où elle était décrite avec ses vertus et ses recettes a disparu du livre, sans doute la feuille, beaucoup consultée, s'est détachée et a disparu dans la nuit des temps, à mon grand regret (4).

Une dernière médication, et celle-là aussi certainement très importante, apparaît dans la Rogerina au chapitre des soins à donner aux pustules des lépreux. Après les scarifications posées sur les pustules

ouvertes et suppurantes soir et matin, et au moins trois jours de suite, lavage avec de l'eau de mauve et de scabieuse, additionné de lard gras râpé. On peut aussi faire du tartare (c'est du vin et de l'huile bouillis ensemble), de la chaux vive, du suc de poireau, de la scabieuse et du lard râpé.

Par trois fois dans la même page, on prône le lard râpé, et on ajoute cela guérit les pustules. Oui, cela guérit les pustules, car le lard est très riche justement en cette fameuse biotine, dont on se sert actuellement pour guérir les lépreux. J'ajouterai qu'un de mes fils, médecin en plein cœur du Sahara, il y a quatre ans, a soigné et guéri deux enfants lépreux avec du lard gras frais en lamelles, fourni par la Légion, après avoir eu d'ailleurs l'autorisation du taleb, qui lui dit qu'un article du Coran permettait de prendre, en cas de maladie, du porc, cet animal immonde pour un musulman.

Or, pour revenir à nos lépreux de la fin du 13^{ème} siècle, début du XIV^{ème} siècle, il est curieux de voir la grande consommation de cochons faite dans les maladreries. Si un conte suédois de cette époque rapporte la grande vertu curative du porc en matière de lèpre, que c'en est un miracle, dit-il, rappelons nous qu'en 1324, le règlement de police de Laon renferme l'article suivant : « tout porc pris à vagabonder dans les rues de la ville sera saisi par la police, abattu et aussitôt livré à Saint-Ladre, pour la nourriture des lépreux ».

Constantin l'Africain, dans le manuscrit 417, consacre un paragraphe dans sa diététique, à la viande de porc ; il écrit, « la viande de porc sert à de multiple usages en médecine, sa viande est recommandée aux femmes allaitant, aux jeunes enfants et adolescents pour les fortifier, pour tous ceux sujets aux humeurs noires, ces humeurs noires qui font tomber les gens en messeleries ». En résumé, le porc, avec sa biotine, protège tous ceux qui, dans des circonstances particulières défavorables, pouvaient donner prise au développement de ces bacilles lépreux.

Il ne nous reste plus qu'à refermer nos vieux parchemins mais jetons un coup d'œil sur leur explicit contenant des conseils pleins de sagesse aux médecins qui les lisaient.

Le 418 nous dit : « Celui qui a écrit ce livre de médecine, qu'il ne se lasse jamais d'écrire ».

Le 417 ajoute « Celui qui veut bien faire, qu'il réfléchisse bien ».

N'oublions pas non plus une dernière fois de nous souvenir de ce maître Jean Racen et de ses amis, qui, médecins spécialisés de Laon, non seulement examinaient en commission les lépreux, mais aussi, étudiaient pour les soigner et les guérir.

S. MARTINET

1) Monsieur l'Ambassadeur Ratsimamanga, présent au Congrès, me fit remarquer qu'à Madagascar on a constaté que les soldats Malgaches allant pieds nus dans les fontaines puiser de l'eau avec des tonneaux, contractaient la lèpre.

2) Le docteur Ratsimamanga confirme l'emploi dans les Indes de serpents pour traiter efficacement la lèpre.

3) Le docteur Ratsimamanga rappelle que l'huile d'olive pour être efficace doit être employée aussitôt le pressage, et seulement le premier jus.

4) Monsieur l'Ambassadeur m'apprit qu'on ramassait à l'heure actuelle les scabieuses à Madagascar pour les traiter par un procédé américain, car ces plantes sont en effet, un excellent médicament pour combattre la lèpre.

L'ISOLEMENT DES LEPREUX AU MOYEN-AGE ET LE PROBLEME DES « LEPREUX ERRANTS »

La lèpre s'était développée dans nos régions de façon dramatique, puisqu'au XII^e siècle nous relevons près de cent maladreries dans notre seul département de l'Aisne, puis a diminué notablement à partir du XV^e, pour disparaître presque complètement au XVI^e. Il était donc utile pour ceux qui se consacrent actuellement à la lutte contre la lèpre en Afrique et en Asie, de tâcher de déterminer les causes de cette disparition. Parmi les hypothèses envisagées, il convenait de rechercher quelle avait pu être l'influence des règles d'isolement des lépreux en la matière. Telle est l'origine et le but de cette étude.

I - Le principe de l'isolement des lépreux et son évolution au cours du Moyen-Age

La hantise de la lèpre que l'on retrouve aussi bien dans le livre de Job, où elle est appelée « la fille aînée de la mort », que dans le Coran, où il est écrit : « Fuis le lépreux comme le lion », a toujours incité à isoler les lépreux par crainte de contagion.

Dans nos régions, la lèpre s'est introduite dès l'époque romaine, du fait notamment que bon nombre de légions installées en Gaule venaient des provinces orientales de l'empire et particulièrement d'Egypte, et qu'il y avait de fréquents passages de marchands venus d'Orient. Au surplus, à l'époque du Bas Empire, de nombreux pèlerins allant aux Lieux Saints en rapportèrent diverses maladies ; ces pèlerinages étaient si fréquents que l'on composa au IV^e siècle une sorte de guide itinéraire à l'intention des pèlerins allant de Bordeaux à Jérusalem. Enfin, les invasions arabes et le reflux des populations d'Espagne facilitèrent également la diffusion de la lèpre. Nous en voyons la marque dans les vies de saints qui relatent nombre de guérisons miraculeuses au IV^e, V^e, VI^e et VII^e siècles.

Le problème de la séparation des lépreux et de leur subsistance va faire l'objet de divers conciles. Le concile d'Orléans en 511 prévoit que les évêques doivent fournir le nécessaire à ces malheureux. Le Ve synode d'Orléans en 549, complète cette règle. En 567, c'est le